

L'opération Turquoise à Bisesero : un débusquage français ?

L'AXIOME DUVAL

27 juin 1994. Un convoi de soldats français déployés dans le cadre de l'opération Turquoise prend la direction de Bisesero, une région montagneuse de l'ouest rwandais. Leur chef est l'officier Jean-Rémy Duval, alias Diego. Après avoir fait se découvrir aux yeux de leurs tueurs des centaines de civils tutsi sans défense sur le point d'être exterminés, ce dernier leur annonce ne pas être en mesure de leur porter secours sur l'instant. Il prend la décision de les abandonner à leur sort sans laisser ne serait-ce qu'un de ses soldats pour les protéger le temps de leur venir en aide. Il leur dit ne pas pouvoir revenir les secourir avant trois jours. Dans ce délai, la moitié des deux mille survivants tutsi de Bisesero vont être exterminés.

Selon Thierry Prungnaud, gendarme du GIGN sous les ordres de Marin Gillier, les derniers Tutsi auraient survécu après qu'il eut, le 30 juin, désobéi à son chef en se rendant à Bisesero où il lui avait pourtant interdit de se rendre pour ne pas risquer une confrontation avec les rebelles Inkotanyi du FPR [*Front patriotique rwandais*] prétendument présents en nombre à cet endroit. Ces rebelles combattaient alors les génocidaires. Naît alors une polémique relative à l'intervention tardive de Turquoise, la question étant celle de savoir si les chefs que Duval dit avoir prévenu auraient sciemment laissé aux génocidaires le temps de finir leur « travail ». La polémique élude a priori la possibilité que Duval ait lui-même pu faire partie de la manœuvre consistant à permettre

¹ Serge Farnel est l'auteur de *Rwanda, 13 mai 1994. Un massacre français ?* paru aux éditions Aviso/L'esprit frappeur. Site web du livre : www.rwandai3mai1994.net

ce massacre. Il fut aussitôt donné pour axiome que ce ne fut pas le cas. Or le caractère positif de l'attitude de Duval que la polémique a immédiatement intégré ne repose que sur le sentiment d'un des trois journalistes ayant assisté à la rencontre du 27 juin 1994 à Bisesero entre le convoi de l'officier français et les Tutsi en danger d'extermination. Il s'agit de Patrick de Saint-Exupéry.

Dans son livre *L'inavouable*, il exprime ce qui lui semble être la raison pour laquelle Duval a dit aux survivants qu'il reviendrait d'ici trois jours : « *À mon sens, il avait avancé ce chiffre comme on formule une promesse solennelle. Il s'était donné au pire trois jours, escomptant raccourcir le délai. Et cela me semble juste : quand on jure de sauver des hommes, on ne promet pas qu'on sera là le lendemain si on n'est pas certain d'être à l'heure. On leur fixe un but, aussi éloigné que possible. On les galvanise. On dit qu'il faut tenir, s'accrocher, se battre. Et on tente d'arriver au plus tôt. Diego a fait ce qu'il fallait, je n'ai aucun doute : il a agi en homme et en soldat.* » Tout est dit.² Mais analysons tout cela au regard des actes de l'officier français.

L'ABANDON DES TUTSI DE BISESERO

Une fois à Bisesero, les Français demandent aux Tutsi combien ils sont. Ces derniers leur répondent être quatre cents. Jean-Baptiste Twagirayezu, le guide qui accompagne le convoi de Duval, raconte : « *Les Français ont alors demandé qu'ils amènent tout le monde. Ils leur ont demandé d'une voix autoritaire de sortir de leur cachette, de leurs tranchées, pour se rassembler. Ils ont dû insister.* »³

LE PRÉTEXTE DE LA CRAINTE DES REBELLES

Après avoir fait sortir les Tutsi des buissons, Duval décide de les abandonner et de repartir notamment au prétexte qu'il ne peut assurer à cet endroit la sécurité de ses propres hommes.⁴ Il fait alors valoir que les

2 Dans *Silence Turquoise*, Laure de Vulpian reprend sans distance le fait que les militaires français auraient alors été émotionnellement sous le choc : « Les militaires français sont sidérés ». Et d'ajouter qu'ils sont saisis d'« horreur » et de « stupeur », que s'ils abandonnent les Tutsi à leur sort, c'est « la mort dans l'âme », « amers et impuissants ». Qu'enfin « Duval est bouleversé ».

3 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Notes prises par l'auteur en décembre 2006 à l'occasion des auditions publiques des témoins de fait devant la commission Mucyo.

4 Témoignage de Michel Kayihura consigné dans *Rwanda, 13 mai 1994*. op. cit.

rebelles Inkotanyi pullulent dans la zone.⁵ Étrange argument qui aurait, en toute logique, dû l'empêcher de venir jusqu'à eux !⁶ Mais que voilà tout d'un coup beaucoup de monde dans un si petit endroit ! Duval ne se demande pas par quel miracle ces Tutsi en danger ne parviennent toujours pas à rencontrer les Inkotanyi ? Dans cette portion de Bisesero si restreinte qu'il ne faudra le 30 juin que « *quinze minutes à peine* » à Gillier et ses hommes pour la traverser, cela tient du miracle que les centaines de civils tutsi désormais découverts aux yeux de leurs génocidaires à la demande de Duval n'ont toujours pas fini par rencontrer ces centaines d'Inkotanyi (« *au moins cinq cents* » selon les informations recueillies par Gillier le 28 juin) ! Et pour finir, étant donné que ces Inkotanyi seraient « *armés jusqu'aux dents* », et qu'ils combattent précisément les génocidaires qui entendent exterminer ces Tutsi sans défense, que ne vient-il à l'idée de Duval, qui pourtant dit croire en leur présence au point de fuir son devoir de protection, de leur suggérer d'aller se réfugier à leurs côtés ?

DUVAL N'APPREND RIEN D'ESSENTIEL À BISESERO QU'IL NE SAIT AVANT DE S'Y RENDRE

Avant d'atteindre Bisesero, Duval sait déjà sans doute ce qu'il va dire aux Tutsi une fois sur place. Car que va-t-il apprendre là-bas qu'il ne sait à cet instant ? Qu'il y a des Inkotanyi dans la région ? Non puisqu'il décide de placer le minibus en tête de convoi aux fins précisément d'éviter tout affrontement direct avec d'éventuels rebelles du FPR. Avant de partir pour Bisesero, il recueille auprès d'un Rwandais des informations relatives à l'armement des milices génocidaires Interahamwe. Ce Rwandais est un témoin entendu devant la commission Mucyo. Il raconte que le 27 juin, « *avant midi, dans l'École normale technique de Kibuye, les Sœurs m'ont mis en contact avec Diego* [[Duval]] *qui y avait implanté son QG. Il a déployé une carte et m'a demandé où était*

- 5 Témoignage d'Eric Nzabihimana devant la commission Mucyo : « Ils ont dit qu'ils n'étaient pas préparés, qu'ils n'étaient pas sûrs de leur sécurité, et que les Inkotanyi pullulaient dans cette zone. » Notes prises par l'auteur en décembre 2006 à l'occasion des auditions publiques des témoins de fait devant la commission Mucyo. Le rapport Mucyo n'indique pas, quant à lui, que Duval ait alors fait part de sa crainte du FPR.
- 6 Cet argument est développé par Jean-Baptiste Ufitayezu dont le témoignage est consigné dans le livre Rwanda, 13 mai 1994. Un massacre français ? : « Pourquoi les Français ont-ils traversé des régions où les maisons étaient détruites, des forêts déboisées, alors qu'ils n'ont ensuite pas eu confiance en eux afin de nous protéger ? »

Bisesero, ce que je lui ai indiqué. Il m'a demandé de lui montrer les routes qui allaient à Bisesero. Il m'a posé des questions sur les Interahamwe, leurs uniformes et leur armement. Je lui ai dit que les Tutsi allaient être tués à Bisesero. » Un commissaire demande au témoin : « *Diego vous a-t-il demandé si les Tutsi étaient armés ?* » « *Non* », répond le témoin. Duval ne juge néanmoins pas utile de s'informer auprès de ce Rwandais de la présence éventuelle d'éléments rebelles. Étrange. Alors que va-t-il apprendre d'autre qu'il ne sait à cet instant ? Qu'il y a trop de Tutsi pour envisager de les ramener en véhicules ? Mais combien s'attendait-il donc à en trouver au moment de quitter Kibuye ? Cinq ? Dix ? Quoi d'autre ? Qu'il n'a pas assez de moyen pour leur venir en aide ? Mais alors pourquoi part-il ? Comptait-il trouver des armes et des camions sur le chemin ? Il fallait bien, rétorquera-t-on, qu'il se rende sur place pour se rendre compte des moyens à mettre en œuvre afin de leur venir en aide. Est-ce à dire qu'il aurait été dans l'incapacité de prévoir les conséquences de ce qui s'avérera en définitive n'être autre qu'un débusquage ? Car c'est ainsi et non autrement qu'il nous faut nommer cet acte ayant consisté à faire sortir des Tutsi de leurs cachettes avant de les abandonner à leurs tueurs.

LE PRÉTEXTE DU MANQUE DE MOYENS

Dans son livre *Silence Turquoise*, Laure de Vulpian accompagne les arguments de Duval sans les critiquer : « *Privé de tout moyen logistique, Diego [Duval] est confronté à sa propre incapacité à honorer le mandat de Turquoise et à protéger ces "populations menacées". Il sait que ces Tutsi risquent à tout moment d'être tués et qu'il n'y peut rien – pour l'instant, en tout cas.* » Elle va jusqu'à les étayer de documents censés prouver l'incapacité de Duval de secourir les Tutsi de Bisesero : « *Le 27 juin 1994, Diego [Duval] avait indiqué aux survivants qu'il ne disposait pas encore des moyens matériels pour les protéger efficacement ou les évacuer. Et en effet, plusieurs documents de l'époque attestent de l'existence de difficultés logistiques liées à l'acheminement de matériels et particulièrement de véhicules, lors des tout premiers jours de l'opération. L'explication de l'officier est donc convaincante.* » Selon la journaliste, les militaires français auraient enfin eu le 30 juin ces moyens dont ils

7 Extrait des notes de l'auteur ayant assisté aux auditions publiques des témoins de fait de la commission Mucyo à Kigali en décembre 2006. Témoignage anonyme non consigné dans le rapport Mucyo.

auraient manqué cruellement trois jours plus tôt. Aussi auraient-ils enfin pu remplir leur rôle de protection: « *Les marins ont disposé un véhicule équipé d'une mitrailleuse face à eux. La dissuasion, toujours. Et même mieux : la menace, si d'aventure ils se mettaient à dévaler la colline.* » Elle omet toutefois de nous mentionner le matériel qui aura cruellement manqué aux hommes de Duval afin d'assurer la protection qu'ont pu assurer ceux de Gillier trois jours plus tard. Elle omet de nous dire plus simplement qu'aucune carence en matériel n'empêchait le 27 juin Duval de poster des soldats armés de mitraillettes afin de dissuader les génocidaires de finir leur « *travail* ». ⁸ Ni l'explication de Duval ni la sienne ne saurait dès lors être « *convaincante* ».

Le peu de moyens dont Duval et ses hommes disposent une fois sur place est amplement suffisant pour aider les Tutsi qu'ils viennent de faire se découvrir aux yeux de leurs tueurs. Il y en a en tout cas bien assez pour les protéger le temps d'amener des renforts. Des Tutsi proposent que quelques soldats français restent avec eux le temps que leurs collègues aillent chercher du secours à Kibuye. Mieux encore : ils disposent de radios pour communiquer entre eux. Il suffit donc d'appeler du renfort ! Et du renfort, il y en a bien plus près qu'à Kibuye : il y en a à Gishyita ! À à peine dix minutes en voiture ! Ce sont les hommes de Gillier. Il suffit de les appeler. Des commandos ! Un des fleurons de l'armée française ! Peine perdue. Leur intervention n'aura lieu que dans trois jours.

IL SUFFISAIT D'ESCORTER LES TUTSI JUSQU'À GISHYITA

Laure de Vulpian accompagne à nouveau l'argumentation de Duval : « *Cependant, les hommes de Diego* [[Duval]], *qui n'ont encore ni voitures ni camions, sont dans l'impossibilité matérielle d'embarquer qui que ce soit. Malgré les supplications des Rwandais, les Français ne peuvent que repartir, amers et impuissants, non sans avoir promis aux Tutsi qu'ils reviendraient. 'Dans trois jours, disent-ils. D'ici là, continuez à vous cacher' »* Et nous de rappeler que Duval pouvait prévoir, avant de quitter Kibuye, qu'il ne pourrait ramener plus d'une dizaine de Tutsi, des Tutsi qu'ils auraient par exemple installé dans le

8 Eric Nzabihimana devant la commission Mucyo : « Mais moi, je crois qu'ils nous ont laissés tomber, car quand ils sont venus le 27, ils avaient de quoi nous secourir, étant donné que trois jours plus tard, quand ils sont revenus, ils n'avaient rien qu'il n'avait pas trois jours plus tôt. » Notes prises par l'auteur en décembre 2006 à l'occasion des auditions publiques des témoins de fait devant la commission Mucyo.

minibus de Saint-Exupéry. Mais au fait, pourquoi ne pas en avoir mis ne serait-ce que dix dans ce minibus ? Dix blessés par exemple. Cela aurait déjà été dix de sauvés ! La peur de se serrer ? Mais pourquoi d'ailleurs nécessairement les mettre dans les véhicules ? Pourquoi ne pas les escorter tout simplement ? Puisque Duval considère que la sécurité est assurée à Kibuye, on lui suggère de le faire, profitant de ce que, la nuit tombant, les miliciens sont déjà, pour la plupart, rentrés chez eux. Mais les soldats français refusent cette proposition : « *Non, nous ne sommes pas prêts. Il est impossible de vous amener jusqu'à Kibuye.* »⁹ Il aurait fallu plusieurs heures afin d'atteindre Kibuye. Le convoi y serait arrivé vers 21h. C'était donc tout à fait possible. Trop loin quand même ? Que dire alors de Gishyita ? Il n'aurait pas fallu une heure pour atteindre cette localité où campaient alors les commandos de Gillier !¹⁰

Or pourquoi cela ne vient-il pas à l'idée ni de Duval, ni de ses hommes, ni enfin des journalistes qui accompagnent le convoi ? Car ils auraient eu à cet endroit largement de quoi les protéger ! La question mérite d'être posée.

Tout est donc refusé aux Tutsi de Bisesero. Le convoi repart, les abandonnant à leur sort. Il n'y a plus qu'à mettre Jean-Baptiste Twagirayezu, le guide des soldats français, en quarantaine pendant trois jours. Il vient en effet d'être dénoncé par des Tutsi comme étant un des principaux chefs génocidaires de la région. Or il ne s'agit pas de prendre le risque qu'il aille informer ses collègues génocidaires que Duval a promis à ces centaines de Tutsi, dont le guide connaît désormais l'endroit de la cachette, de ne venir les secourir que d'ici trois jours !

IL NE FALLAIT PAS RELÂCHER LE GUIDE-MILICIEN

Laure de Vulpian a bien enregistré que le guide de Duval était un chef milicien : « *À l'arrière du minibus, Twagirayesu n'en mène pas large. Il sait que l'illusion est dissipée : les Tutsi l'ont reconnu et dénoncé. Depuis, les Français le regardent d'un sale œil. Il se demande avec angoisse ce qui va lui arriver. À Mubuga, les Français le relâchent*

9 Témoignage d'Eric Nzabihimana consigné dans le livre Rwanda, 13 mai 1994. Un massacre français ?

10 Eric Nzabihimana a évoqué cette idée devant la commission Mucyo. Témoignage d'Eric Nzabihimana devant la commission Mucyo. Notes prises par l'auteur en décembre 2006 à l'occasion des auditions publiques des témoins de fait devant la commission Mucyo.

sans même le remercier ni lui offrir la récompense qu'il espérait, mais il a le sentiment de s'en tirer à bon compte. Le milicien en est quitte pour un bon savon que lui passe Duval. » La journaliste ne semble pas comprendre que Duval vient là de relâcher un chef génocidaire muni des informations clés permettant de procéder à la fin de l'extermination des Tutsi de Bisesero.

Car voilà maintenant l'emploi du temps du guide-milicien, une fois celui-ci libéré par Duval. Il commence par passer prendre une bière dans un bar à Mubuga. Il s'agit d'un bar détenu par son ami Athanase Namuhoranye où les miliciens ont pris l'habitude de se rassembler après leurs forfaits. C'est dans ce même bar que Duval a payé une bière à Jean-Baptiste avant d'obtenir de lui qui lui serve de guide pour Bisesero. Il y rencontre deux des assistants de Charles Sikubwabo, le bourgmestre de Gishyita. Il s'agit de Ngerageze et de Kananira, à qui il explique comment il s'est rendu à Bisesero avec les Français, la rencontre avec des centaines de Tutsi, le délai de trois jours accordé par Duval. Les assistants du bourgmestre donnent aussitôt des recommandations pour le lendemain. Quant à notre guide-milicien, le voilà qui s'en va dormir à Mubuga. Le lendemain matin, il ne manquera pas d'aller réveiller Sikubwabo afin de lui expliquer tout cela de vive voix." Afin de lui expliquer en somme qu'ils ont trois jours pour en finir avec les Tutsi de Bisesero.

« *Ces trois jours sont restés pour moi une énigme* », affirme Patrick de Saint-Exupéry dans *l'Inavouable*. Un peu plus loin, il écrit : « *Ce qui m'est resté mystérieux, c'est qu'il ait fallu effectivement compter trois jours avant que les voués à la mort de Bisesero ne soient sauvés.* » Cela n'aura en revanche semble-t-il paru mystérieux ni au guide milicien, ni au bourgmestre de Gishyita, ni enfin à ces soldats français qui allaient maintenant organiser le convoi des milices génocidaires Interahamwe vers Bisesero à partir de leur camp d'entraînement.

II Synthèse du témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par l'auteur le 22 avril 2009 à Kibuye.

L'AUTRE PARTIE DU PUZZLE

Le rapport Mucyo apporte des éléments susceptibles de compléter le puzzle. Le témoignage du guide-milicien devant la commission Mucyo nous éclaire ainsi un peu plus sur les conditions dans lesquelles le convoi de Duval est retourné à Mubuga puis Kibuye. Alors que Patrick de Saint-Exupéry certifie que Duval « *a agi en homme et en soldat* », voici ce que nous permet de comprendre ce témoignage. Une fois que les militaires français sous les ordres de Duval « *sont remontés dans leurs véhicules* », « *les réfugiés se sont sentis trahis, criant, essayant de courir après les véhicules pour les supplier de ne pas les abandonner* », après quoi le témoin nous apprend que « *les militaires sont repartis en rigolant* ». ¹² Et de préciser : « *Alors que nous partions, le militaire français le plus gradé riait.* » ¹³ Le guide milicien n'a pas fini de nous apprendre des choses intéressantes sur le retour du convoi : « *Au retour, nous nous sommes arrêtés au carrefour des routes Gisovu et Gishyita, vers Mubuga, et un des militaires a sorti un appareil radiophonique qu'il a mis par terre pour passer son message pendant environ 5 minutes avant de reprendre la route. Il a donné son coup de fil à voix basse afin de ne pas se faire entendre par le reste du convoi.* » ¹⁴ Pourquoi cet appel n'a-t-il pas été fait devant les Tutsi afin de leur donner un peu de courage ? Pourquoi a-t-il fallu que le convoi s'éloigne de l'endroit où ils étaient pour s'arrêter un peu plus loin si ce n'est pour que ces Tutsi n'entendent pas le contenu de cet appel ? Et pourquoi donc parler à voix basse ? Qu'a-t-il donc eu à dire que ses soldats ou bien les journalistes n'auraient pas dû entendre ? Enfin comment expliquer que Patrick de Saint-Exupéry n'ait fait mention dans son ouvrage d'une scène si importante ?

Au regard de tous ces éléments relatifs à Duval, que ce soit les faux prétextes invoqués pour justifier l'abandon des Tutsi ou bien encore cet appel discret à la barbe de ses propres soldats ainsi que des journalistes, on peut raisonnablement supputer que s'il a effectivement plus tard envoyé un fax à sa hiérarchie pour la prévenir du danger

12 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.

13 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Notes prises par l'auteur en décembre 2006 à l'occasion des auditions publiques des témoins de fait devant la commission Mucyo.

14 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo. Il s'agit de l'officier supérieur du 4X4 qui suivait le minibus (notes de l'auteur).

imminent qu'encourraient les Tutsi de Bisesero, cet envoi aura moins eu pour fonction de miser sur une intervention réelle que pour se protéger personnellement au cas où cette affaire se soit un jour invitée sur le terrain judiciaire.

Tandis enfin que Patrick de Saint-Exupéry certifie que Duval reste, au cours des jours qui suivent l'abandon, pendu à son téléphone aux fins d'obtenir de Paris que l'armée française intervienne pour sauver les Tutsi qu'il vient de faire se découvrir aux yeux de leurs tueurs, des soldats français organisent le convoyage d'Interahamwe [la milice génocidaire] de Gisenyi à Kibuye (où se trouve Duval), puis de Kibuye à Bisesero. Voyons donc le récit qui se dégage de deux autres témoignages entendus devant la Commission Mucyo.

Edouard Karemera téléphone dans le nord du Rwanda¹⁵ pour demander que lui soient envoyés des renforts à Kibuye. On choisit des Interahamwe alors présents au camp militaire de Gisenyi.¹⁶ Dans ce camp, des Interahamwe ont, avant le génocide, été formés par les militaires français. Dans ce camp également, des armes à feu ainsi que des machettes ont, pendant le génocide (en avril et en mai), été distribués aux miliciens après avoir été livrés à l'aéroport de Goma par des soldats français.¹⁷ Mais aujourd'hui, on mobilise pour Bisesero. Gendarmes et Interahamwe reçoivent de nouvelles tenues militaires avant de partir y combattre. Ils sont dans trois bus et deux camions militaires. D'autres partent en taxi. Ils sont très nombreux. Quand ils arrivent à Kibuye, ils pénètrent dans un camp de gendarmerie. Des militaires français les y accueillent,¹⁸ puis les divisent en deux groupes de soixante personnes, une partie étant destinée à contrôler la ville de Kibuye à l'aide de barrières érigées sous le contrôle des soldats français et à y rechercher les Tutsi, l'autre étant convoyée par des camions français à destination de Bisesero.¹⁹ Agnès Mukabacondo raconte quant à elle avoir vu les Français « *faisant*

15 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo. Notes prises par l'auteur en décembre 2006 à l'occasion des auditions publiques des témoins de fait devant la commission Mucyo.

16 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.

17 Témoignages de Jean-Damascène Uzabakiriho et d'Orose Nisengwe devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.

18 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.

19 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo. Notes prises par l'auteur en décembre 2006 à l'occasion des auditions publiques des témoins de fait devant la commission Mucyo.

des va et vient de Kibuye vers Gishyita ». Et de préciser qu'elle les croisait « *tous les matins avec la camionnette Daihatsu bleue qui transportait les tueurs venant de Kibuye vers Bisesero.* » Les génocidaires n'étaient alors pas bien discrets à Kibuye où se trouvait Duval : « *Ces tueurs étaient armés et habillés de feuilles de bananier, et passaient en chantant des refrains scandant l'élimination et l'extermination complète des Tutsi cachés dans les forêts.* »²⁰

Si la polémique des trois jours à Bisesero n'a toujours pas connue d'avancée claire pour certaines personnes, c'est qu'elles persistent à refuser de prendre en considération nombre de témoignages susceptibles de les éclairer. Or on trouve ces témoignages en grande partie au sein du rapport Mucyo. Que leur rejet s'appuie sur le fait qu'ils soient prétendument « *faux* » (François Léotard), constitutifs d'une « *falsification de l'Histoire* » (Pierre Péan), « *non conformes à la vérité historique* » (Dominique de Villepin) ou « *mensongers* » (Peter Erlinder), le résultat est le même : on se prive d'éléments susceptibles de permettre d'accéder à l'entière vérité une et indivisible. Or c'est bien essentiellement dans le rapport Mucyo que se trouve l'autre partie du puzzle. On conçoit dès lors qu'il soit opportun pour certains de le rejeter d'un bloc, quand bien même nie-t-on ainsi que des Tutsi aient pu être jetés d'hélicoptères français, que des soldats français aient pu entraîner des milices à tuer des civils en s'entraînant sur les Bagogwe, que des armes à feu ainsi que des machettes à double tranchant aient pu être livrées par des soldats français aux génocidaires, en avril, en mai et en juin. Ce pour ne citer que quelques-uns des rejets qu'implique celui en bloc du rapport Mucyo.

Refuser de prendre en compte l'entière réalité permet de pouvoir affirmer ce que l'on veut. Il suffit pour ce faire de nier de cette réalité les parties qui dérangent.

Tout le puzzle n'est pas reconstitué, certes, et ne le sera probablement jamais, mais suffisamment de pièces sont à notre disposition pour nous permettre enfin de commencer à réfléchir notamment à la question de l'attitude de Duval sur un fondement autre que celui sur lequel nous avons, depuis maintenant dix ans, été invités à raisonner.

Car il est une dernière question qu'il nous faut nous poser. Outre les quelques Tutsi qui sont, le 27 juin, sortis spontanément de leur cachette après avoir constaté que les Français ne faisaient pas de mal

²⁰ Témoignage d'Agnès Mukabacondo devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.

aux premiers, pourquoi Duval a-t-il également tenu à ce que tous les autres se découvrent ? Ne lui suffisaient-ils pas de se fier à l'estimation du nombre de Tutsi cachés qu'on lui donnait alors ? Adrien fait partie de ceux qui sortent de leur cachette après qu'on leur en eut intimé l'ordre. La propagation de l'information se fait rapidement, de proche en proche. Or quelle autre option a-t-il que de se découvrir ? Et puis, tué pour tué, il préfère que ce soit par les balles de soldats français que par les machettes de miliciens. Blessé, le voilà donc qui prend ses deux béquilles et sort aussitôt de sa cachette. Se déplaçant difficilement, il met près de vingt minutes pour atteindre l'endroit où se trouvent Duval et ses hommes, faisant dès lors partie des derniers Tutsi à les rejoindre. Quand il arrive enfin, il y a déjà beaucoup de monde à cet endroit. Or cinq à dix minutes à peine après être parvenu à hauteur des Français, ces derniers les abandonnent. A peine trente minutes se seront donc écoulées entre l'instant où Duval a ordonné aux Tutsi de sortir de leurs cachettes et celui où ils les ont abandonnés.²¹ Le temps de tous les débusquer ?

Ne soyons pas choqués par une telle question. Le débusquage fut légion tout au long du génocide, et celui de Duval n'en est qu'une forme parmi d'autres. Que le débusquage se soit fait de cette façon, ou bien à l'aide des hélicoptères de Turquoise²², ou bien encore par le biais d'une fausse promesse faite par des soldats français le 12 mai²³, le résultat s'est toujours soldé par le massacre des Tutsi qui avaient cru pouvoir remettre leur sort dans les mains de ceux qui leur promettaient de les sauver.

21 Témoignage d'Adrien Harolimana consigné dans le livre Rwanda, 13 mai 1994. Un massacre français ?

22. Témoignage de Liberata Mukagahima consigné dans le livre Rwanda, 13 mai 1994. Un massacre français ? : « L'hélicoptère est arrivé et a sillonné au-dessus des buissons à la recherche de ceux qui s'y étaient cachés. (...) Lorsqu'ils sont partis vers l'hélicoptère, ce dernier a décollé. C'est ainsi que les miliciens sont venus vers eux et les ont tous tués. (...) Ils [les pilotes] voyaient bien quand ils frappaient avec des gourdins et des machettes. (...) Il [l'hélicoptère] n'est pas monté loin dans le ciel. Au contraire, on aurait dit qu'il touchait le sol. Il volait doucement d'une colline à une autre et, finalement, il est parti. »

23 Nombreux témoignages consignés dans le livre Rwanda, 13 mai 1994. Un massacre français ?, parmi lesquels ceux de génocidaires (Raphaël Mageza, Semi Bazimaziki) ainsi que ceux de rescapés (Esther Uwayisenga, Philémon Namuhoranye), les rescapés ne pouvant, contrairement aux génocidaires, certifier que ces soldats blancs étaient français.